Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien

n° **741** – Mercredi 27 septembre **2017** – 07 h 25 **[GMT + 2]** – **lacanquotidien.fr**

Les noms

EN AVANT

Orienté par le réel, par Yves Vanderveken

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

***Also Known As Jihadi*, par Anne Ganivet-Poumellec**

LECTURES

Des films, des histoires, des noms, par Nathalie Georges-Lambrichs

LACAN COTIDIANO N° 22

Carlos Márquez, Edna Gómez, Eugenia Varela, Alejandra Glaze,
Comunicado de Zadig- España

Orienté par le réel

par Yves Vanderveken

Le psychanalyste s'oriente du réel. Qu'est-ce à dire ? C'est ce qui ressort de l'expérience d'une psychanalyse quant au savoir.

Dans sa « Note italienne », Jacques Lacan précise : « Il y a du savoir dans le réel. » (1) Il insiste aussitôt sur le fait que ce n'est pas là que l'analyste aurait à se loger. Cette place-là, c'est celle du scientifique. L'analyste, lui, « loge un autre savoir », « à une autre place ».

Le savoir de l'analyste n'est donc pas le savoir du scientifique, bien que le désir de savoir de la science en soit une condition nécessaire. Quant au cri de ralliement de la « prétendue humanité » – aux bons sentiments de l'humanitaire, ajouterons-nous – eh bien Lacan a cette formule lapidaire que, du savoir, elle n'en a pas le désir. Traduisons qu'elle recouvre le désir de savoir d'un *je-n'en-veux-rien-savoir* fondamental.

Condition nécessaire : pas d'analyste sans désir de savoir ; ce qui le situe d'emblée, ajoute Lacan, comme « rebut de ladite (humanité) ». Et il y va fort : cette dimension de rebut est la marque que l'analyste doit porter, « pour faire de l'analyste ». Il est celui qui *heurte* ce *je-n'en-veux-rien-savoir* et se trouve par-là tombant en quelque sorte de la colle-humanité universelle pour qui, et là c'est nos yeux qui nous en tombent, « il n'y a que bon heur » – Eh oui, *c'est que du bonheur !* Nécessaire donc – Lacan impute au savoir de la science d'avoir transmis un désir inédit « aux seuls rebuts de la docte ignorance » –, mais pas suffisante.

Lacan poursuit : « Croire que la science est vraie sous le prétexte qu'elle est transmissible (mathématiquement) est une idée proprement délirante ». La preuve : ses modèles changent et relèguent le modèle précédent « aux vieilles lunes ». C'est, à chaque fois, « la découverte d'un savoir dans le réel ».

Où Lacan situe-t-il donc un hiatus entre le savoir de la science et celui de la psychanalyse ? De quelle sorte de rebut s'agit-il d'où l'analyste extrait un savoir ? Justement ce n'est « pas n'importe lequel ».

Le rebut dont « se vanne » l'analyste est autre. Il se situe sur deux versants :

- Avoir un aperçu de ce que « l'humanité se situe du bon heur ». Bref, savoir que l'humanité croit au Père Noël, quelle que soit la forme qu'il prenne.

- En quoi, « il doit avoir cerné la cause de son horreur, de sa propre, à lui, détachée de tous, horreur de savoir ». Son analyse doit lui avoir fait « au moins sentir » et cerner ce qui le cause, lui, détaché des illusions du collectif, dans sa singularité : l'objet de la pulsion et de la répétition, qui contrevient aux biens et aux idéaux – ceux du collectif, tout autant que les siens propres. Lacan postule que quand il porte à l'analyste, ce savoir *senti* et *cerné* porte aussi à l'enthousiasme. Aucune idéalisation de l'exclusion donc, ni même de la dimension de l'absurde et du non-sens de la vie humaine.

C'est à partir de ce savoir extrait de sa propre expérience d'une psychanalyse que l'analyste a alors de quoi porter interprétation sur le malaise dans la civilisation – passage du singulier à l'universel. Docte rappel, qui situe, avec la précision des concepts lacaniens, d'où le discours de l'analyste peut et doit avoir incidence sur la politique. Ni à partir de ses idéaux ni à partir de ses opinions, mais du savoir extrait de sa cure et des concepts de l'orientation lacanienne. L'analyste n'a dès lors pas d'options politiques ou partisanes. Celles-ci sont de l'ordre du privé et n'entrent pas dans sa fonction. Par contre, de son savoir, il a une cause et un engagement sur la politique et la cité. C'est ce qui détermine et légitime l'implication récente du champ freudien. Aucune place à cela sans la condition d'existence de l'État de droit et de la liberté d'expression.

1 : Lacan J., « Note italienne », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 308-309.

Scènes et Autre Scène

Also Known As Jihadi

par Anne Ganivet-Poumellec

Also Known As Jihadi est le titre du film qu'Éric Baudelaire projette au Centre Pompidou dans l'espace de son exposition « après ». Quand vous lirez ces lignes, l'exposition sera terminée et Éric Baudelaire se sera envolé en direction de la Villa Médicis qui l'accueille pendant un an.

Mais si vous croisez ce film, allez-y !

Les lettres sont une marque de l'artiste, notez les majuscules dans le titre de son film et les minuscules dans celui de son exposition, et aussi celles-ci : A C E F H… qui sont les lettres pour un mot convoquant au débat, chaque soir dans l'espace de l'exposition : H pour Hypnose où des psychanalystes furent invités – Camilo Ramirez et Ariane Chottin –, F pour *Fükeiron*, la théorie du paysage, J pour Justice, L pour artistes en lutte, M pour mouvement image, O pour Ô mon pays !, P pour Présent/Passé, R pour Rendre des comptes, T pour le Temps presse.

Enfin, l'exposition est aussi une présentation, des œuvres sont exposées en lien avec le thème des débats du soir.

Ce nouage – les œuvres choisies par Éric Baudelaire ; les échanges nourris chaque soir par les invités, le public, l'artiste et sa proche équipe ; la projection de *Also Known As Jihadi* quatre fois par jour – a créé à la Galerie 3 du Centre Pompidou pendant douze jours un lieu où la question du djihadisme a été posée, ouvrant un espace de pensée, de questions, de ressenti.

Le film lui-même est une œuvre qui se nourrit d'images, de sons et d'écrits. L'auteur a filmé les lieux où Aziz est passé : la maternité, la ville, la cité, le collège, le parc à côté, la plage des vacances en Algérie, le lycée, les lieux professionnels, le décollage des avions qui partent en plein ciel vers l'Égypte, le bord de la mer, la Turquie, la route et la ville des rendez-vous, la Syrie, la route, les chambres d'hôtel, un appartement, la Méditerranée, l'avion de nouveau, une ville en Espagne et le bateau vers l'Algérie. La bande-son réaliste enregistre et déborde sur des plans de lecture qui entrecoupent les images filmées.

Nous lisons le CV d'Aziz, des dépositions de police, des écoutes téléphoniques.

Et jamais aucun personnage de cinéma n'a été plus représentable que lui et sa petite bande, que nous ne voyons jamais.

Aziz est le leader d'un petit groupe, le type apprécié, respecté et il part. On devine pour où.

Chacun à son tour viendra pour le voir, partager avec lui, s'y essayer et repartira. Il y a Jean qui avoue sa peur. Puis Kader qui s'effondrera, au milieu de nulle part, devant un bâtiment qui ressemble à une école et son panier de basket, et même si une dizaine de recrues en armes l'attendent pour qu'il soit des leurs, il repartira illico. « Interdiction de rentrer des Français ! », lui intimera-t-on.

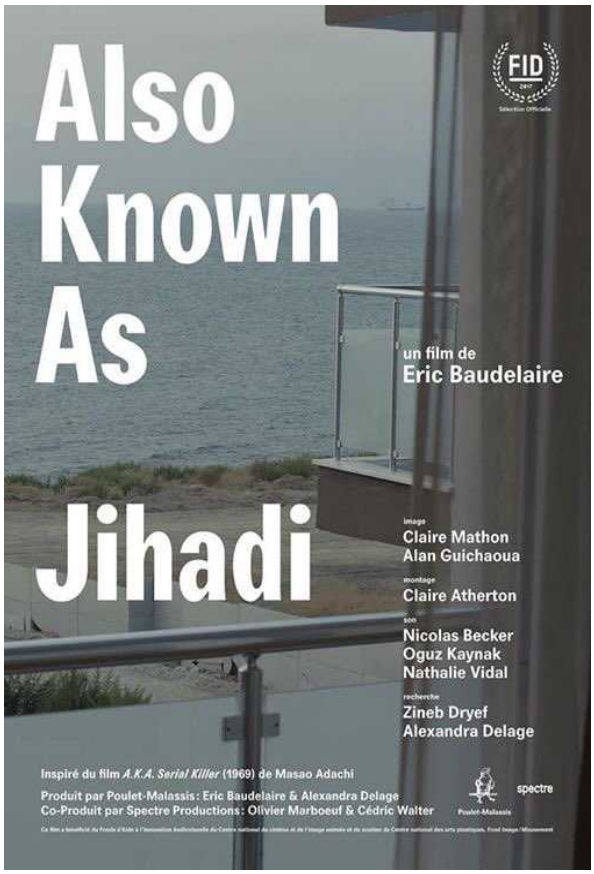
Aziz est un ami attentif, pas un bon recruteur.

Il se mariera à l'autre qui lui demande une ceinture d'explosif, elle aura un enfant de lui. Il s'enfuira et voudra que ça s'arrête, au bord de ce qu'il appelle « aller chez moi ».

Aucune image de guerre ni de religion.

Un objet qui laisse le spectateur à ses pensées dans un cadre très précis.

Le tracé d'une impasse.



LECTURES

Des films, des histoires, des noms

par Nathalie Georges-Lambrichs

Tiens ferme ta couronne
Yannick Haenel
Gallimard, Paris, 2017, coll. « L'infini » dirigée par Ph. Sollers.

Trente-trois variations sur l'horreur

Arrimé à l'arbre de vie, le narrateur tente une traversée de la forêt obscure – forêt littéraire puis mythique, liée à la jungle des villes et aux transpositions que lui offre l'art cinématographique. C'est aussi une traversée des écrans. Pour moi, lorsque le narrateur découvre en même temps l'existence et l'œuvre de Charles Reznikoff, aux pages 169-71, et parle à son propos de « poésie blanche », ce sont les livres de Marcel Cohen qu'il a du même coup illuminés.

Qu'est donc cette couronne qu'il nous intime de tenir ferme ? La présence dans le titre de ce signe de majesté moqué et jeté bas au nom des droits de l'homme voici des siècles, son attribution immédiate à qui se saisit du livre et l'impératif auquel celui-ci se trouve aussitôt soumis plantent le mystère.

Le récit en charrie les scories. Heureuses sont les rencontres que l'auteur y fomente. Il mêle à plaisir les noms et les références, nous invite à la table d'étoiles fugitives ou de passants obscurs, nous installe dans sa confidence pour notre bonheur de lecture. Nous y croiserons dans les océans et les jungles nos livres et nos films « culte ». Le désir du romancier s'y abreuve et le récit les rend agalmatiques, insignes, emblèmes en souffrance ballotés, maintenus à flot, tramant l'espace-temps que le livre sécrète.

Mais de quelle tête cette couronne est-elle tombée ? Dans quel front s'est-elle incrustée, d'épines avec ses restes de feuillage ensanglantés ? Ou du chef de quel héros, ceint de quels lauriers pour quel hommage ?

Une chose se plie à la nomination. Une chose, puis une autre. Au départ, entre guillemets, tombée des lèvres du colonel Kurtz, c'est donc « L'horreur ». Tel est le nom de ce qui n'en a pas, bat dans le cœur des ténèbres et s'accomplit dans le roman. Le roman ne magnifie pas plus l'horreur qu'il ne l'évacue. Il ne la traite pas non plus ni ne s'y abîme. Au contraire : il ne cesse pas de la dire, la décrire, la mettre en mouvement. Il la serre de près, il la convoque, il ne recule pas devant elle ni ne s'y précipite. Il la frôle, pour mieux la narrer, la contenir. Il l'approche et tient ferme. Intercesseur, le narrateur insensiblement l'agite sous nos yeux, il nous la fait sentir, palper. Animé du désir de nous gagner à la voyance, il nous fait apercevoir ce qui y fait contrepoint. Il la transfigure en distillant pour nous en asperger les gouttelettes de la rosée de l'aube. Généreux il répand l'abondance, nous comble de ses visions, poisons et remèdes pour tenir nos yeux ouverts, notre corps sensible à la résonnance des mots. Ainsi nous arrime-t-il à notre vie, ainsi nous rend-il au culte de nos morts.

Lumineuse réduction

Une fois le livre refermé, apaisées les émotions qu'il a levées en tant qu'il est poème, notées les pages auxquelles revenir pour s'y ressourcer, la couronne se réduit à sa forme de cercle. Elle a été la ronde, des personnages, des noms, des moments livrés au hasard, à l'oubli au fil desquels, libre en sa tactique, le romancier promène son lecteur, pour le laisser là où il met un point à son manuscrit.

Ainsi la couronne s'est réduite à un simple rond. Elle donne forme et support à la décision qu'il nous faut bien prendre, quant à la conduite de notre existence. Elle la porte, cette décision, vers l'éloge. Il s'est agi, dans ce récit, de nos morts et de nos mots. Il y est question du devoir qui nous incombe, de recenser nos morts, dans des termes audibles, donc communs. Car les morts, inconnus ou célèbres, sont dans l'attente perpétuelle d'être renommés, en fonction de leur impact sur les vivants. L'éloge est la condition du plus-de-vie auquel nous n'avons aucun droit, qui ne nous traverse que par des grâces incalculables, entrecoupées d'éclipses, recels des abysses où nous avons à faire chanter l'obscur.

« Quelque chose doit parler. […] Mais où se trouve cette parole ? Où parle-t-elle ? À chaque instant le feu s'adresse à nous. » (p.315)

La couronne est enfin le nom de quelque chose qui aura parlé, dont la parole aura été prolongée, bouclée un instant, pour illuminer le présent dont le passé est la clé et l'avenir le nom inconnu. « O mon roi… », signe invisible de l'élection amoureuse, l'écriture irrésistiblement s'achemine vers son couronnement, dont la vision dérobe ce qui échappait au récit, ce à quoi le récit échappait, ce qu'il aura touché et manqué dans l'accumulation des mots et du phrasé qu'il nous laisse, incandescents.

Il arrive que, par l'analyse, un bien dire la part du feu opère, que vie et mort se retournent. Ainsi le souffle se renverse, « une mémoire s'invente en faisant danser les noms » (p. 319-20), ainsi la vie se prolonge en différant ses fins, *mehr Licht*, vive clarté.

Lacan Cotidiano

El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 22

SUMARIO

Nuestra *Bitácora lacaniana* — *Carlos Márquez*

En el instante de la mirada… aún — *Edna Gómez*

LECTURAS

Robert Smithson o el arte de trazar una espiral — *Eugenia Varela*

Presentación de *Lecturas de una Argentina,* de C.G. Táboas — *Alejandra Glaze*

LA MOVIDA ZADIG

Comunicado de Zadig- España

Nuestra *Bitácora Lacaniana*

Carlos Márquez (Bogotá)

En el marco del VIII Encuentro Americano, Flory Kruger, presidenta de la FAPOL, nos pidió a Sergio Garroni y a mí que hiciéramos la presentación del número extraordinario de la Revista *Bitácora Lacaniana;* esta contiene los prolegómenos, el desarrollo y algunos efectos de las Jornadas Extraordinarias de la NEL Caracas del pasado 23 de julio. Dichas Jornadas se desarrollaron por iniciativa del Secretario del Buró de la AMP, Guy Briole, contando con su presencia y con la de la

Presidenta de la NEL, Clara Holguín. El presente texto es una reconstrucción de lo que planteé para presentar ese producto en ese contexto.

Parte de una experiencia enigmática por lo repetida tanto en Bogotá, donde estoy instalado desde hace mes y medio, como en Buenos Aires, donde estuve a causa del Encuentro. Cuando a uno le escuchan el acento, sea el taxista, el mozo, el tendero, o algún colega, inmediatamente sobreviene una pregunta "¿Qué está pasando en Venezuela?".

Entonces se desarrolla una especie de escena patética en la cual uno trata de explicar con mayor o menor éxito, con mayor o menor convicción o con mayor o menor detalle una serie de fenómenos francamente inverosímiles que van desde el quebrantamiento del Estado de derecho hasta el infierno de la vida cotidiana de los venezolanos. Donde esas pequeñas cosas que se da por sentadas para cualquiera que viva en un país medianamente democrático ya no están. Dependiendo del éxito de quien habla se produce un efecto de asombro, pero en lo particular no me abandona esa sensación de que en algún punto me embrollo con todos los detalles y las cifras espantosas.

Ensayé dar una respuesta diferente en el ENAPOL, suponiendo con justicia que un auditorio de gente tocada en alguna medida por el discurso analítico puede captar mejor esta explicación: *Lo que está pasando en Venezuela no tiene nombre.*

En América Latina han pasado cosas terribles, la mayoría de ellas ya tienen nombre, muchas tienen sus responsables encarcelados o que han caído en la infamia que se merecen luego de haber disfrutado del poder. Lo que nos está pasando a los venezolanos no tiene nombre aún y cuando lo tenga habrá quien vaya a la cárcel y también quien caiga en la vergüenza con la que nos defendemos de lo peor de nosotros mismos.

Cuando digo que lo que está pasando en Venezuela no tiene nombre hay que entenderlo también en el modo coloquial de usar esa expresión: *¡Lo que hizo fulano no tiene nombre!* Evidentemente se pueden usar muchos conceptos y explicaciones y la idea aquí no es desmerecer estos esfuerzos, que rendirán fruto algún día, o ya lo rinden para quienes llegan a estas conclusiones. Lo que no tiene es un nombre que singularice la situación venezolana, que detenga la vertiente del equívoco y del malentendido por el cual se relativiza el sufrimiento de tantos venezolanos tanto dentro como fuera de las fronteras del país.

Pero el coraje de la Presidenta de la NEL y del Secretario del Buró de la AMP, apersonándose en medio de nuestro difícil devenir cotidiano, no nos dejó navegando a la deriva frente a lo que no tiene nombre. Nos confirmó en el coraje para hacer lo que venimos haciendo allí desde que Lacan nos visitó hace poco más de 37 años.

Esta es nuestra *Bitácora Lacaniana.*

En el instante de la mirada

Edna Gómez (Ciudad de México)

En el pasado número se publicó por error otro texto, cuya autora era Ana Ricaurte, con el título de este artículo y a nombre de Edna Gómez. Publicamos ahora el texto de Edna Gómez y pedimos disculpas a ambas autoras por la confusión. (Nota de la Redacción)

El golpe asestado sobre la mesa del foro fue un pedazo de real arrojado para su posible simbolización por parte de aquellos que miraban… y escuchaban.

Con esto, Miller se recuerda y nos recuerda que no hay "los hermanos" en términos imaginarios, humanitarios. Lo que Jorge Alemán provoca es esa caída de un velo que se había sostenido por largo tiempo a fuerza de discurso, pero que en un instante se deslizó dejando ver la nada. De ahí, para la vida de las Escuelas de la AMP, viene un nuevo tiempo. Miller le nombra el de JAM II, el de la Herejía y podríamos decir, el tiempo de despertar, con lo que Lacan había anticipado en su Seminario 19: "Somos hermanos (…) en la medida en que somos (…) hijos del discurso". No más. Y con eso es demasiado. Reconocer que el otro también ha tenido que vérselas con ese nudo a su singular manera es la posibilidad de una sola orientación amalgamada, fundida, en el refractario, en el crisol donde se mezclan todas esas formas una a una, con o sin nacionalidades, con o sin ideologías y con irremediables racismos.

El psicoanálisis desde la enseñanza de Lacan trata con un sujeto que no puede ser más que político: en tanto su división subjetiva, es otro para él mismo y con ese otro discute, a ese otro se opone y a veces admite, de ese otro disiente y a ese otro se identifica. El sujeto en psicoanálisis es estructuralmente político y hereje. Hacer operar esa posición, elevarla a la dignidad del sujeto, es lo que adviene en un proceso analítico, orientado por aquel a quien su política le ha permitido conversar con su inconciente y establecer una posición advertida de lo pulsional en él.

La demanda de Lacan acerca de que el analista enlace con el horizonte subjetivo de su época es esto, una demanda de poner en acto su política en todas dimensiones, de tal forma que no es posible continuar sosteniendo que hay las tres políticas diferentes divididas hasta hoy como la general, la del psicoanálisis y la de la cura. La apertura del nuevo tiempo es esta exigencia, la del movimiento decidido hacia una posición política en el campo de la orientación lacaniana. Unas líneas encontradas en lo escrito por el filósofo Giorgio Agamben, en el año 2008, en su trabajo titulado *Qué es lo contemporáneo* me permiten afinar la perspectiva:

> "Pertenece verdaderamente a su tiempo, es verdaderamente contemporáneo, aquel que no coincide perfectamente con él ni se adecua a sus pretensiones, y es por ello en este sentido, inactual; pero justamente por esta razón, a través de éste desvío y este anacronismo, él es capaz, más que el resto, de percibir y aferrar su tiempo".
>
> "La contemporaneidad es, entonces, una singular relación con el propio tiempo, que adhiere a él y, a la vez, toma distancia. Aquellos que coinciden demasiado plenamente con la época, que encajan en cada punto perfectamente con ella, no son contemporáneos porque justamente por ello no logran verla, no pueden tener fija la

mirada sobre ella. Contemporáneo es aquel que tiene fija la mirada en su tiempo, para percibir no las luces, sino la oscuridad".

LECTURAS

Robert Smithson o el arte de trazar una espiral

Eugenia Varela (París)

Jacques Lacan decía, con su ironía iconoclasta, que el cuerpo hay que tratarlo como si fuera un taburete. Otros prefieren hacerlo como si fuera una espiral, otros hacen nudos, otros tramas, otros ventanas, la diversidad es enorme según la puntada de cada cual. Los hilos de la lengua posibilitan creaciones e invenciones muy diversas.

Estas vacaciones me dejo tentar con el catálogo de la exposición *Traces du Sacré*, sobre el arte del siglo XX, con las batallas conceptuales y políticas que se dieron, una de las más importantes de las últimas décadas. Hago incursiones críticas y lecturas de esta maravillosa compilación. Le escribí ayer a mi hijo sobre Robert Smithson y su famosa espiral en el lago salado de Utah, uno de los videos de las obras de los años 60 en esta exposición que más me impactó. Acá les envío mis comentarios al texto.

Encontré por casualidad divagando en las obras y los textos (1) esta cita de Smithson, quien dice que su concepción del Universo procede de Pascal: "La esfera cuyo centro está por todas partes y la circunferencia en ninguna".

Lo que Smithson toma como referencia para construir su Espiral es lo inconmensurable, lo irracional. "Una serie de puntos no provocará nunca un desplazamiento de la materia", eso es lo que hace con su Spiral Jetty en Utah. Esta referencia a las magnitudes euclidianas homogéneas y heterogéneas es explicada por el comentarista en el catálogo.

Lo homogéneo en la grandeza procede de agregar cantidades a la cantidad más pequeña hasta que alcance o sobrepase la más grande. En el caso contrario, de las medidas heterogéneas, se trata de una cuestión de puntos. Al agregar puntos la materia no se desplaza, esta cuestión euclidiana de magnitudes heterogéneas se corresponde bien con la teoría de los órdenes de Pascal quien decía que una suma de magnitudes de carne —de la carne como cuando hablamos del sacrificio del cuerpo que se sacrifica y glorifica en la Pascua cristiana— no hará jamás la grandeza del espíritu.

La espiral que Robert Smithson construye no tiene ninguna medida común, tiene la dimensión imaginaria, ese es su valor a gran escala. Cada círculo nos envía a otro, hay un descentramiento provocado por sus trazas. Somos enviados a los bordes, como a los centros de otras circunferencias, la espiral tiene un centro, pero la experiencia que ella suscita es la del descentramiento constante.

Lacan (2) en 1968 imaginaba con la lógica matemática una relación entre las trazas del sujeto y el gran Otro. El gran Otro es reducido a la traza inconsciente del sujeto que marca un litoral en una estructura en scanner, S1 A) S2 A) S3 A) S4 A). En A hay un Otro incompleto e inconsistente, ahuecado por efecto de la traza que el sujeto ha tomado de su campo. Lo importante para mirar acá

es que el trauma inconsciente del ser-hablante, recibe de su paso por la palabra o por el gran Otro, su significante: S1, S2, S3, etc.

No hay un origen del trauma, eso sería creer en un Otro creador. El significante traumático lo atrapamos *après-coup. Après-coup,* quiero decir que luego de hablar a Otro se encuentran esos significantes que tienen una carga de goce. Ese saber inconsciente se escribe, son trazas, letras de goce que podemos escribir así: S1, S2, S3, etc., escribo este significante aislado con la abreviación S1 y así sucesivamente.

No hay un solo significante aislado, encontramos en la existencia varios nombres del goce inconsciente que leemos como letras fuera de sentido, las letras del goce. Lacan en su seminario *Encore,* dice que esas letras de goce inconsciente fuera de sentido pueden ser un fonema, una palabra, una frase, o el pensamiento que atraviesa toda una vida.

Es la relación con los objetos pulsionales la que permite encontrar esta estructura ahuecada del Otro, por ejemplo, la voz como objeto causa del deseo se encuentra cuando extraemos el objeto voz del campo del Otro. La separación de la voz se produce aislando la letra de goce inconsciente lo cual provoca un hueco en el campo del Otro. La mirada como objeto causa del deseo se encuentra con la extracción de la mirada del Otro y la mirada del sujeto que la ha sostenido. El encuentro y la extracción de una letra de goce inconsciente que sostenía un escenario donde el sujeto estaba atrapado introduce el vacío. Eso para hablar de los objetos del goce más importantes, sin decir algo por ahora del seno, la mierda, o la nada.

El trabajo del artista consiste en tomar esos significantes fuera de sentido, S1, S2, S3, etc. y producir a partir de allí un cambio en su uso, un *rebroussement.* El *Petit Larousse* nos dice que la palabra *rebroussement* es el punto doble de una curva donde dos tangentes se confunden, se trata del momento o del punto en nuestro caso, de un significante aislado que se usa fuera del sentido común y toma otro sentido, con la consecuente caída del objeto mirada que se aísla y ya no viene a colmar más la falla del gran Otro.

Esta obra está compuesta de dibujos, de la voz del artista, del film y de texto. Robert Smithson va con la vaga idea de hacer una isla y sorpresivamente aparece una iluminación, una revelación. "El lugar emergió como tomado por un ciclón inmóvil y todo el paisaje pareció vacilar bajo la vibración de la luz". Esta luz fugitiva, esta iluminación podemos aislarla como el objeto mirada que se separa del Otro del lenguaje, este objeto es una forma o substancia del goce del sujeto.

Podría decir que el momento de revelación de la obra es como una Epifanía, algo de lo real emerge sin que el artista le haga oposición, puesto que es algo contrario al uso corriente de la razón. Él toma esta iluminación y hace su obra, fuera de la historia sí, pero no fuera del tiempo, puesto que el tiempo es real. Lo Sagrado, según los comentaristas, es sobre todo la experiencia donde inventa su espiral que va hacia el infinito vibrando bajo la luz incandescente de la atmosfera que impregna su materia y donde lo interior y lo exterior cambian de lugar.

Según los comentaristas de Smithson su obra quiere detener el tiempo, la historia estaría congelada en algo a-temporal que sería su espiral al infinito. Allí, ellos ven la relación a lo Sagrado. La espiral es heterogénea al lago en Utah, que ahora por fortuna podremos conservar gracias a la nueva legislación que protege esta obra. Ella está imaginada por su autor como una espiral que va hacia el infinito en una construcción formidable.

Yo no pienso que el infinito exista solo sin la lógica irónica del tiempo, eso sería posible, pero como construcción metafísica que no toma en cuenta lo real. Nuestra espiral es un encuentro con lo

real, con un punto en el infinito, pero además es un objeto que sufre las arremetidas del tiempo, de la lluvia y de las estaciones, así como del viento y de las heladas. La paradoja está en que ella no es sin relación con lo imposible de mirar. Su separación del medio donde está construida, el artista la produce en su conceptualización, en su inventiva al imaginarizar lo real.

Es una mirada del artista que inventa otro espacio, otro modo de gozar del objeto que se inventa. No como un cuadro, tampoco como una figura vertical, es algo que se aloja o despliega en posición horizontal o *flat bed* como hicieron llos vanguardistas. Esta obra de finales de los sesenta es la introducción de *une ligne de Beauté* en USA, nación-paradigma de la sociedad de consumo, donde las mercancías han llegado al cenit de la vida social y las agencias de prensa nos han mostrado hombres cayendo de los rascacielos como si fueran solo imágenes en el ataque al World Trade Center el once de septiembre.

La referencia a esta *ligne de Beauté* la encontramos en el *Retrato del Artista adolescente,* de James Joyce quien refiriéndose al rudo espíritu de su camarada de clase Mat Davin decía de éste que su niñera le había armado su imaginación primitiva con la farsa intermitente del mito irlandés y que, frente a este mito, ningún espíritu individual había diseñado *une ligne de Beauté*. Añadiendo que, frente a esos cuentos masivos, desmembrados, descendiendo en círculos de ese mito, su camarada conservaba la misma actitud que tenía frente a la Iglesia católica romana, la de un siervo, leal y obtuso.

La exposición de *Traces du Sacré* nos muestra las tendencias artísticas del siglo XX, así como los mitos y creencias que sostuvieron algunos períodos, como las luchas de clases en los distintos continentes, el nihilismo y las creencias en el gran hombre que desembocaron en el nazismo y el totalitarismo, entre otros. Encontramos no solo la crítica acerba de los artistas que hicieron esta historia del siglo XX, sino la inventiva de cómo separarse del discurso del amo que lleva a la muerte.

El arte de decir y de saber-hacer en espiral de Robert Smithson deja filtrar un goce que realza el conjunto y le da su fuerza, como quien teje hilos invisibles de tenacidad.

1: Thiberquien, Gilles A, *Traces du Sacré* catalogue, Spiral Jetty de Robert Smithson, Éditions du Centre Pompidou, 2008.
2: Lacan, Jacques, *El Séminaire Livre XVI, D'Un Autre à l'autre, Livre* XVI, 1968-1989, texto establecido por Jacques-Alain Miller, Éditions du Seuil, 2006.

Presentación del libro de Carmen González Táboas *Lecturas de una Argentina. Con Lacan*

Alejandra Glaze (Buenos Aires)

1. ¿Qué Argentina? Difícil comentar un libro llamado *Lecturas de una Argentina* (1). *Con Lacan*, hoy en día. ¿Qué Argentina? ¿La del 2016 —cuando se publicó este libro— o la del 2017, cuando lo leo hoy? Cuando decimos "Argentina", seguramente son muchos los sentidos que confluyen para hablar de *ella*. Y también, seguramente, muchas las miradas. Pero, me pregunto, ¿existe la posibilidad de encontrar *Una* mirada, "con Lacan"? ¿Aunar un sentido de Argentina con Lacan? Parece improbable. Y en su título, el "Con Lacan", suena a una apuesta muy fuerte. ¿Es posible leer *la* política desde *lo* político del psicoanálisis? Sí, siempre y cuando la apuesta tenga que ver con leer lo que se escapa de *la* política, es decir, *lo* político. Pero vayamos a la definición de lo político que nos brinda el mismo libro que estamos comentando: *Una ética de las consecuencias de los actos de la política que no podemos ignorar* (2).

¿Se puede desde el psicoanálisis llegar a leer a la Argentina con lo que implica toda lectura como parcial? Así, esa lectura podría funcionar como escritura de aquello que no es legible en el campo del Otro. ¿Es esto posible?

2. Ideario. El libro aparece frente a nuestros ojos, apenas uno abre sus páginas, como reflexiones, golpes de efecto sobre una historia que aparece encarnada en un cuerpo y en una preocupación por un estado de las cosas. Una trama de notas sueltas, numeradas, y separadas en capítulos, que puede leerse de adelante para atrás, de atrás para adelante, o comenzar desde donde uno quiera. Aconsejo que se lea de este último modo. Son maneras de reflexionar sobre lo que nos toca como argentinos, y las múltiples influencias que hicieron que llegáramos a ser quienes somos. Así Marx, W. Benjamin, Platón, Sócrates, Aristóteles, Baudelaire, Spinoza, Maquiavelo, Foucault, Freud, Lacan y Miller, conversan con J. D. Perón, Santoro, Horacio González, Raúl Santana, Ernesto Laclau, Jorge Alemán, Germán García o Gustavo Dessal, dando letra a una historia plagada de marchas y contramarchas, avances y retrocesos…; pero claro, según desde donde se mire. Así, *Una* Argentina se va delimitando. La historia de *la voluntad de los procesos colectivos en un momento dado*.

3. La ideología siempre es fantasmática. Sabemos algunas cosas que nos legaron Freud y Lacan. A partir de allí *una* lectura es posible. La política fija a los sujetos a su modo de goce y a sus "significantes amos", fijaciones en las que el sujeto del inconsciente localiza su consistencia fantasmática, y desde allí, una "supuesta" identidad. Carmen González Táboas, entonces, como siempre en sus libros, hace una apuesta muy fuerte. Y nos conduce, atravesando la historia de la Argentina, al modo en que el psicoanálisis puede brindar coordenadas para pensar lo que nos pasa, como argentinos, en una Argentina siempre a refundar. Pero, ¿desde dónde? ¿Con Lacan? ¿O con Carmen González Táboas? ¿O con ambos?

Para comenzar su lectura, Carmen rápidamente nos dice que el hombre *puede pensar la ciudad a partir de un paradigma político*. Evidente, pero no transparente para todos. No todo el mundo puede captar *desde qué lugar* lee lo que pasa. Cómo, y de qué manera, el sujeto *es hablado*

por el otro desde ese paradigma político, movilizando su modo de goce y su fantasma, ya que sabemos que la ideología no es más que el modo en que el fantasma hace su juego en el sujeto. Lo dice muy bien: se trata de *la infinita variedad de lo Uno en cada uno*. Así, la propaganda aparece como una *lógica mentirosa del discurso común*, embustera y engañadora. ¿De qué manera los medios arman ese entramado que hace que los sujetos se sientan representados por eso que se dice de uno y otro lado del espectro "político"? Así, *no cualquier griterío mediático es una polémica*, no cualquier griterío es una discusión que defiende opiniones contrarias, sino la agitación de las hostilidades que en ningún punto intentan dirimir antagonismos estructurales e irreductibles. Sino más bien profundizarlos. Así, los medios de comunicación moldean nuestros miedos, nuestro gusto y nuestras apetencias, adoctrinándonos en los principios del capitalismo. Lo que desaparece en el tipo de enunciación de los medios de comunicación, es el sujeto, para pasar a ser "la gente", como una simple construcción biopolítica.

Pero Carmen hace valer, de un modo preciso y claro, eso que desbarata cualquier lógica y cualquier jugada desde el marco de lo político: la prevalencia del goce, que hace fallar todo cálculo, y desbarata la política y la ideología. Con las consecuencias que eso tiene para los hombres, los pueblos, los gobiernos, los partidos, y en definitiva, para el sujeto de la historia, siempre a definir.

4. Un libro argentino. Es un libro que no deja de comprometernos. Y si puede decirse así, es para argentinos.
Deconstruye uno a uno todos los semantemas de la política argentina, muchos de ellos extraídos del campo mundial, pero hechos propios, convertidos en "nuestros": populismo, libre comercio, pluralismo, diálogo, sinceramiento, gobierno de los mejores, bienestar, pueblo, meritocracia, endeudamiento, masa, neoliberalismo, liberalismo, democracia…

5. ¿Qué democracia? La diferencia entre oligarquía y democracia hace su aparición de modo preciso. La democracia, *sociedad de los ciudadanos libres e iguales*. Y entonces, la pregunta que se hace Carmen se impone: *¿Qué democracia se espera de una economía de libre mercado y de un Estado que le sea funcional? ¿Cada uno para sí, propietario de sí mismo?* En ese contexto la tensión social adquiere la condición de *patología* a corregir. El racismo, el hambre, la exclusión, la segregación, hacen su llegada. El desprecio de los perdedores, la meritocracia, irrumpe en lo social, con consecuencias desastrosas de exclusión y barbarie, de la mano de la ferocidad capitalista, impuesta por el neoliberalismo que deja libre el camino a la primacía del mercado sobre el Estado. ¿Qué democracia es la que el neoliberalismo dice sostener?

6. De nuestros antecedentes. Alberdi. *Piensa en el peligro de lecturas que despierten ideas sobre los derechos al goce de los bienes*. Doscientos años antes, proponía un orden contituyente y liberal, en lo político y en lo económico, el *gobierno de los mejores.* Opositor a Rosas, y después a Sarmiento, propugnaba la disciplina social como meta para la política. Sarmiento, *cómplice de las pasiones facciosas de los caudillos que a cada paso encienden la lucha entre federales y porteños*. Mitre, *que impulsa la idea liberal de "partido" en oposición a la de facción*. Y que comienza nuestro "endeudamiento". Cae Mitre, asciende otro liberalismo; son conservadores liberales (que imponen el fraude liberal, los despidos masivos, los delitos financieros, las deudas públicas y la baja de los precios).

7. Grieta. Fuerte. Preciso. Certero. Valiente. No se eluden aquí los temas fuertes de nuestra cultura social, política y cultural. Que siempre estamos repensando, discutiendo, dándole vueltas, polemizando y… sufriendo en carne propia. Así, hace su aparición el peronismo como *lo imposible de suturar*, un verdadero *trauma argentino*, que ha dejado esa impronta nacional y popular donde se leen *los efectos de la particularidad extrema de un país que no cesa de estremecerse con lo que no cesará de no reunirse.* Y su contraparte, el neoliberalismo imperante hoy, *el gobierno de los mejores,* que despliega las huellas de los gobiernos liberales anteriores a ese peronismo. La grieta está abierta. ¿Qué saldrá de ella?
Las nuevas formas de la vida política argentina no brotaban de importadas ideas marxistas, sino del rumor nacional y popular de los olvidados por las políticas liberales durante las interminables luchas de poder. Una serie de contingencias los puso en el camino del Coronel J. D. Perón. El peronismo, incomprensible como fenómeno para extraños y algunos propios, no deja de ser ese baluarte siempre a disputar en nuestra sociedad.

8. O política // o gestión. Antagonismo puro. *Los ciudadanos pueden volverse asuntos para gestionar*, dice Carmen. Se intenta dejar vacío el lugar de la política con sus consecuencias en el campo de lo humano, cuya experiencia es dejada de lado. Gestión que usa el "todos" como rechazo absoluto de lo que no entra en un todos igual a uno. Y que Carmen ubica muy bien cuando dice: *El 'todos' retórico… apenas disimula el rechazo de lo diferente, lo raro, lo incomprensible, lo singular.*
Pero *de la eficacia de la gestión podríamos pasar a la eficacia de la policía en el orden público:* el discurso del orden. Hay exigencias históricas que requieren en un determinado momento que los sectores populares tengan algún tipo de representación de gobierno. No de gestión. La gestión no representa a nadie, solo mueve piezas de un tablero, sin ninguna sensibilidad social. Sin tener en cuenta a los actores de ese juego, como sujetos históricos. Van en contra de lo logrado en términos de experiencias populares, sean las que sean.
La política, soportada por los seres hablantes, no puede ser reducida a una mera gestión profesional, ya que es la única que puede penetrar y resguardar la escritura fallida de toda representación

9. Populismo. Debate constante y permanente. Sintagma usado a derechas e izquierdas. Incluso, para decir conceptos contrarios. El populismo es un *efecto de cierta articulación de las demandas en el marco de la pluralidad discursiva de la democracia.* Laclau dixit, *una categoría precisa de la teoría política, contra las vaguedades y prejuicios en uso.* En definitiva, "las conquistas son del pueblo". Sin más. Llámenlo como lo llamen. Así como los goces impiden un colectivo uniforme y homogéneo, el populismo implica eso heterogéneo, esa articulación de demandas populares, que permite la inclusión de *la parte de los sin-parte.* Incluyendo el *lumpen*-proletariado, como no-grupo. Heterogeneidad que no se asimila a la universalidad. Hegemonía que no es sin resto, que incluye lo inconmensurable, lo no atrapable por el concepto universal. Así, lo heterogéneo de Laclau: lo que no cesa de perturbar, porque no cesa de no ser nombrado en el campo del otro, como introducción de *lo heterogéneo en la acción política*.

10. Un libro necesario. Como se dice en la contratapa de este libro, Carmen González Táboas se atreve a entrar en *lo* político de *la* política argentina. Pero es solo a partir del goce que esto es

posible, desde eso que queda fuera, para desde ese prisma —dice Luis Tudanca en el Prólogo— "tratar de ver lo que los discursos dominantes no dejan ver". Bienvenida entonces esta *Lectura de una Argentina. Con Lacan*. La desligitimación de la política que intenta producir el neoliberalismo, es una forma de ir contra la única posibilidad de combatirlo, lo político, que implica dar lugar a ese goce que no entra en la cuenta de los balances del capitalismo feroz, para así anular de alguna manera los efectos que la *gestión* de las gentes con la demagogia de la autoayuda y el *coaching* como modos de control social, que van también, sin más, contra el discurso del psicoanálisis. Es en ese marco que un libro como el de Carmen es necesario.

1: Publicado por la Editorial Letra Viva, Buenos Aires, 2016. Prólogo de Luis Tudanca.
2: Las cursivas remiten a frases textuales del libro. Los números de página son intrascendentes. Remitimos directamente a la lógica del libro que surge de su lectura.

LA MOVIDA ZADIG

Comunicado de ZADIG-ESPAÑA
Situación en Cataluña

Ante la situación que se está viviendo en España y particularmente en Cataluña, donde su Gobierno y una gran parte de los catalanes quieren realizar el primero de octubre un referéndum para decidir su relación con España, la red ZADIG-España quiere manifestar su honda preocupación por el ascenso del enfrentamiento y por la ausencia de un diálogo que permita encontrar una solución razonable al conflicto y donde se obvian los lazos históricos y de amistad entre las comunidades.

De un lado la apelación cruda a la Constitución como garante del Estado de derecho; del otro el forzamiento de la legalidad. Pero nadie parece dispuesto a trabajar a fondo las raíces del síntoma Cataluña. Es necesario, a nuestro entender, realizar desde el discurso analítico un debate y un análisis que permita ir un paso más allá de esta polarización. Por otra parte, consideramos imprescindible que la política genere un espacio donde reflexionar sobre lo que está en juego en cada una de las posiciones, lo cual permitirá encontrar nuevas formas de organización y convivencia. Sean las que sean.

Queremos reiterar que el psicoanálisis defiende el Estado de derecho y la democracia.

ZADIG-España
Grupo iniciador

Lacan Cotidiano
Redactor jefe: Miquel Bassols
Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:
Jacques-Alain Miller, presidente
Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Yves Vanderveken

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettiste : Luc Garcia.
Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI**.**